

# Les conquérants du cosmos

VLADIMIR BEREZINE

Invisibles à l'œil humain, ils rampaient lentement dans un désert glacé, comme des souris sous la neige.

La seule chose, c'est qu'ici il n'y avait presque pas de neige : le vent avait poli le désert, raccourci les branches de l'arbre karagatch et froissé le saksoul.

Un endroit sans bonté, comme sorti d'un conte effrayant. L'été, plus de trente degrés ; l'hiver, moins trente. Ici, pousse partout un arbuste piquant qui ne réjouit que le chameau. Mais en revanche, au printemps, les tulipes recouvrent la terre d'un rouge drapeau soviétique.

Aussi, peut-être, ce monde n'existe-t-il pas. Peut-être n'y a-t-il pas de bourg dénommé Tioura-Tam, alors que deux prisonniers du goulag ont fait quarante kilomètres pour le fuir. Il n'y a rien du tout. Tout ce pays est une invention de l'agent suprême des services spéciaux. Installé devant une carte secrète, dans le cercle lumineux de sa lampe verte, il disperse sur le papier la cendre de l'empire. Et là où tombe la cendre de ses cigarettes Kazbek, surgissent des villes et des usines. Des millions de prisonniers y frappent la terre de leur pelle. Reproduisant les volutes de fumée qui montent de la cigarette, des routes serpentent dans la steppe. Là où il pose son porte-verre mouillé surgissent des mers et des lacs.

Mais le souverain de cette terre secrète se lève de sa table. Il passe la main sur sa tunique militaire. Rajuste sa ceinture. La chaise grince. La serrure du coffre-fort claque. Tout s'efface : les montagnes et les vallées disparaissent, les mers s'assèchent, la surface de la terre se recroqueville. Il n'y a plus rien, ni noms orientaux sonores, ni noms russes ternes et lugubres complétés par des chiffres arabes. De ces noms qui, comme la mauvaise herbe, peuvent s'accrocher à n'importe quoi. Embellir un village de vacanciers ou s'attacher à une usine souterraine. Rien d'autre qu'une carte, la trace d'un crayon et le froissement des rubans qui ferment le classeur de carton dans lequel on a caché des navires et des avions.

D'en haut, du ventre vibrant d'un oiseau espion, un œil rond de voleur regarde et bat des paupières, étonné : en dessous, c'est le vide et la nature plate et indifférente. L'espion cherche la trace du porte-verre et de la chope, mais il n'y a que le vent d'un froid d'acier, la neige piquante et la trace d'une bête fauve.

Rien d'autre.

Deux hommes vivants rampent dans ce monde inventé, se tenant à la lisière d'une dune froide. Arrivés à la première ligne du cordon de sécurité, ils s'immobilisent, retenant leur souffle, tout près des bottes d'une sentinelle en pelisse. Mais celle-ci ne remarque rien car, dans l'obscurité, un moteur s'est mis à gronder et à vrombir d'une voix déchirante. Au loin, les phares d'un premier camion jaillissent. Un second troue à sa suite l'obscurité de la steppe, multipliant les ombres. Puis, un troisième.

Les camions avancent lentement et se figent devant une frontière invisible. Telles des ombres muettes, Petrov et Vassiliev s'élancent en direction du dernier d'entre eux. Ils volent comme des feuilles emportées par un vent impétueux. Seulement, dans la steppe vide, on ne peut pas faire semblant d'être une feuille : à des centaines de kilomètres alentour, il n'y a ni feuilles ni arbres. Si tu te camoufles en feuille, la sentinelle te verra tout de suite, en revanche, une ombre, ça va, on peut l'attribuer au vent.

Telles des ombres, Petrov et Vassiliev se glissent à l'arrière du camion, se recroquevillent comme de vieux chiffons entre les caisses de contreplaqué et poursuivent leur route. Enlacés comme des frères, ils se soufflent mutuellement dans l'oreille pour ne pas laisser perdre la chaleur de leur respiration.

« Tiens bon, Vassiliev, tiens bon, c'est pour bientôt. Pour bientôt. Pour bientôt. »

La respiration bruit dans une oreille. Dans l'autre, impossible de bruire ou de chuchoter. Vassiliev n'a pas de seconde oreille. Un câble s'est rompu lors d'un chargement et la lui a tranchée. Si le prisonnier s'était trouvé trois pouces plus à gauche, on l'aurait enterré à côté de la mine.

« Où est Vassiliev ? aurait-on demandé à sa sœur Sofia. Où est-il, où est-il donc ? »

Et elle aurait répondu la pure vérité. Il est au Karaganda, Vassiliev. Il s'est dissous dans la steppe et les scories de la mine. Métamorphosé en écureuil ou en antilope, il bondit joyeusement au printemps, à moins qu'il ne se dresse au milieu de la steppe, devenu poteau de signalisation et peuplant de son sifflement la pauvreté de l'immense pays.

Mais Sofia ne répondra pas, il y a longtemps qu'elle est morte. Et Vassiliev se tenait au bon endroit au moment du déchargement, après quoi, pendant six ans, il s'était présenté à l'appel, avait avalé le brouet du camp et écouté le vent et non pas l'écureuil souffler dans les barbelés.

Vassiliev était surnommé « le Français ».

Il avait les cheveux frisés et le nez busqué comme un Français tel que se le représentent les Russes. À l'orphelinat, on l'avait enregistré sous le nom de Vassiliev, mais on lui avait donné le prénom de Maurice en l'honneur du communiste français numéro un. Le véritable nom de famille de Vassiliev était bref et inhabituel pour une oreille russe. Aussi s'était-il perdu dans l'air froid de la guerre. Vivre en Russie avec un nom de famille bizarre est compliqué. On est comme un écureuil sans terrier.

Pour le prénom, c'était moins bien parce qu'avec ces gens du Komintern, on ne savait jamais où on en était. Un jour c'étaient des amis, le lendemain ils devenaient subitement des ennemis, et l'on découpait leur nom dans les livres avec un rasoir. Mais, dans une pièce d'identité, impossible de découper quoi que ce soit, et puis, de pièce d'identité, Vassiliev, de sa vie, n'en avait jamais eue. C'est pourquoi on appelait Maurice Vassiliev « le Français », tout simplement, et cela suffisait à ses camarades.

Il y avait cependant une chose qui n'avait pas fonctionné dans son enfance : le communiste français numéro un ne fournissait pas de pain à son homonyme, et le petit Maurice était obligé d'en voler dans les gares. Et c'est ainsi qu'il avait longuement tâté de la prison parce qu'un petit morceau de pain coûte un grand morceau de temps.

Vassiliev ignorait tout du sang français qui coulait dans ses veines, il irriguait pourtant sa lignée depuis un siècle et demi. Bien des années auparavant, son ancêtre était venu en Russie avec la Grande Armée. Il avait des cheveux frisés et un nez busqué, exactement comme les Russes se représentent un Français.

Il était venu, et, en repartant, il s'était enlisé dans la neige. Au-dessus de lui, les étoiles russes ignoraient qu'elles étaient russes, et, d'ailleurs, elles ne se distinguaient en rien des étoiles françaises, italiennes et espagnoles. Ainsi que les étoiles de tous ceux qui erraient en cet hiver de par la Russie enneigée. Néanmoins, les étoiles françaises, italiennes et espagnoles tombaient souvent en ce temps-là et s'éteignaient sans bruit dans les congères du chemin. Et à ce moment-là, des Français, des Italiens, des Espagnols et autres étrangers se figeaient dans la neige, tels des carassins dans la crème, et fixaient de leurs yeux gelés le ciel noir qui appartenait à tous les peuples.

Le jeune Français au nez busqué s'était éloigné des siens en se disant que dans moins d'une heure, il s'envolerait vers le ciel où il existerait comme un point d'un blanc vif dans le cosmos, entre les étoiles et les planètes. À moins, pensait-il, qu'il ne s'établisse à jamais sur la Lune, où, à ce qu'on disait, vivaient toutes les âmes des bons à rien ayant péri en pays étranger.

La vie dans la Lune est amère, avait écrit un de ses compatriotes. Un poète et bretteur qui s'y était rendu sur des fusées propulsées par de la poudre mais, là, il n'avait pas le choix.

Il lui restait cependant une chance. C'est pourquoi, au lieu de se coucher au bord de la route, ayant quitté les siens, il s'en était allé voler du pain. Il avait un énorme pistolet d'arçon qui n'était pas chargé, ce qu'il était le seul à savoir. Du reste, le Français aurait volontiers demandé du pain et de la chaleur, au lieu de combattre pour les obtenir, mais, pour cela, il fallait au moins connaître quelques mots et il fallait encore que ses dents ne claquent pas de froid. Cependant, quand un officier tient un pistolet, celui-ci parle pour son maître.

Le Français aux cheveux frisés et au nez busqué s'était glissé dans une maison à l'écart de la route. Mais à peine en avait-il franchi le seuil que la propriétaire lui assénait un coup de tisonnier sur la tête.

Et quand il avait repris conscience, il était déjà dans un lit, la tête bandée. On l'avait soigné, non point par appât du gain, mais parce qu'il était jeune et beau.

Quand on est jeune et beau, on a toujours de la chance. Et puis, en ce temps-là, les guerres n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui.

C'est pourquoi il était demeuré longtemps dans ce lit et y était mort bien des années plus tard, apparenté pour toujours à ce nouveau ciel.

Le pain de l'étranger aux cheveux frisés et au nez busqué avait été désormais du pain russe, et il avait appris assez de mots pour ne pas se contenter de le demander, mais pour y avoir droit.

Et il avait eu des enfants, et ses enfants d'autres enfants, et la France vivait dans leur sang, bien qu'il y ait parmi eux de plus en plus de blondinets aux visages couverts de taches de son comme les Français se représentent les Russes.

La vie avait suivi son cours impétueux, et ils s'étaient retrouvés un jour avec des certificats de noblesse. Peut-être étaient-ce des papiers que traînait avec lui leur ancêtre, celui qui s'était égaré dans un lit russe. Peut-être était-ce l'œuvre d'un de ses fils. Malheureusement, ce qui, en certaines époques, est miel, se transforme à d'autres en poison.

C'est ainsi que la noblesse de ses ancêtres n'avait pas porté chance à Vassiliev. Tous les membres de sa famille avaient disparu en certains lieux, et lui-même avait dû purger une peine d'adulte pour avoir dérobé le pain d'autrui dans un sac étranger. Ce morceau de pain, il l'aurait bien demandé, mais il ne croyait plus à la bonté.

À la différence de son lointain ancêtre, il connaissait beaucoup de mots et ne claquait pas des dents. Mais cela ne l'avait pas sauvé de la prison, et durant des années, longues comme des poutres, il n'avait plus vu les Français au nez busqué de ses livres d'enfant qu'en rêve.

Parmi eux, il y en avait un qui avait un nez particulier, et Vassiliev savait que son nom de famille était Cyrano de Bergerac.

Il savait aussi que son prénom était Savinien, et, un jour de transfert, il s'était battu avec un binoclard qui soutenait que le prénom de l'homme au grand nez était Cyrano.

Vassiliev avait en mémoire une illustration d'un de ses livres qui montrait son compatriote bourrant son traîneau de fusées chargées de poudre et s'envolant vers la Lune. Il se souvenait que Cyrano de Bergerac était parti pour la Lune grâce à des fusées propulsées par de la poudre, mais la fusée cosmique s'était transformée en fusée balistique intercontinentale, et il s'était tout simplement retrouvé au Canada, autrement dit, en Nouvelle-France. Échouant directement sur la rive du Saint-Laurent.

Pour Vassiliev, la rive du Saint-Laurent et les États de la Lune étaient une seule et même chose. Au milieu de la steppe du Karaganda, c'était du pareil au même. Laurent/Lavrenty était définitivement entré dans sa vie. Ce dernier était loin d'être un saint. Il était maréchal, et son portrait figurait à côté de celui du chef, mais un jour on l'avait enlevé parce que sa vie s'était interrompue et que ses actions avaient été révélées au peuple.

L'idée du vol lui plaisait aussi, tout simplement parce que voler sur une fusée, c'est comme filer sur une locomotive ; tout ce qu'on doit faire, c'est de décrocher les wagons quand il n'y a plus de charbon dedans. Il se rappelait aussi que Savinien,

l'homme à l'énorme appendice nasal, avait eu de vagues raisons de repartir tout de même pour la Lune.

Selon Vassiliev, il aurait mieux fait de s'abstenir. Parce que là-bas, c'étaient des bêtes féroces et non des êtres humains, comme aurait dit sa sœur en parlant de tout autre chose. Autrement dit, tout y était comme sur la Terre mais en pire.

À la bibliothèque de la prison, Vassiliev avait trouvé dans une revue le récit du voyage de l'homme au grand nez, et il se sentait solidaire de lui. Il était français comme lui. On se moquait de leur nez à tous les deux. Tous deux voulaient s'arracher à ce monde.

Vassiliev connaissait par cœur les épisodes de la vie sur la Lune de son ami Savinien. Or, l'homme au grand nez faisait là d'étranges rencontres. Dans une région désertique, un saint vieillard savourait un fruit rappelant le goût de l'alcool de vin. C'était l'arbre de longue vie, et Vassiliev approuvait de la tête : c'était évident, il ne pouvait qu'être d'accord. Quant à l'arbre de la connaissance, il se trouvait tout à côté, et ses fruits étaient revêtus d'une écorce qui vous plongeait dans l'ignorance. Vassiliev avait lu que l'on avait frotté les gencives d'Adam avec cette écorce, et qu'Adam avait oublié tout ce qu'il savait sur le paradis.

Le Français en veste matelassée pensait qu'on avait omis de lui frotter les gencives, et que c'était pour cela qu'il était si malheureux. S'il n'avait pas gardé en tête quelques menus détails de son enfance, il n'aurait pas respiré lourdement à l'heure du loup, l'heure qui précède la dispersion.

Il se sentait en enfer, et cet enfer était calme et sans surprise comme dans le compte-rendu que faisait Savinien de son séjour sur la Lune. Les personnages bibliques y déambulaient comme les prisonniers du goulag dans la zone, tels d'antiques héros dans le premier cercle de *L'Enfer de Dante*. Et le Français prénommé Maurice et portant un nom de famille bien russe voyait ces héros autour de lui : il n'y avait là rien d'étonnant. Bien plus surprenant était le fait qu'ait existé un homme dont Vassiliev avait reçu le prénom à l'orphelinat, un homme qui avait vécu jour après jour, se rendant à des meetings, bien souvent souffrant, mais ignorant encore que son temps allait être bref et qu'il mourrait bientôt sur un bateau russe allant à Yalta.

Ici en revanche les temps étaient longs. De façon générale, les dieux vivent longtemps si on ne les tue pas. Le baraquement voisin, par exemple, abritait un certain Mathusalem qui avait quelque deux cents ans et était un Juif des montagnes. Et à côté vivait un Grec du Pont qui comptait Héraclès parmi ses ancêtres. Aucun des deux ne frissonnait de l'horreur de son existence. Ils vivaient paisiblement leur vie à la surface de la terre.

Lui seul répondait du cosmos.

C'est pourquoi, le jour où il avait appris qu'une verticale spéciale était apparue dans l'horizontalité de la steppe kazakh, quand il avait compris que les fusées, quels que soient les noms qu'on leur donne, n'étaient pas une invention sortie d'un livre ancien, Vassiliev avait perdu la tranquillité.

Avant qu'ils ne sautent du camion de marchandises sur la piste déserte à proximité de la mer d'Aral, il avait longuement prié, à genoux devant la paroi du wagon. Prié

pour tous les hommes qu'il avait rencontrés en prison au fil des années. Il pensait que Petrov ne l'entendait pas, mais Petrov ne dormait pas et rien ne lui échappait. Il avait passé en prison la moitié de ses cinquante années de vie, avec une interruption de quatre ans pendant la guerre, et il pouvait entendre un rat dérober la ration de quelqu'un à l'autre bout du baraquement.

Cependant le Russe comprenait le Français. Il aurait bien prié lui-même, mais il n'ajoutait pas foi aux hommes volants.

Vassiliev s'était préparé quatre années durant. Il avait préparé son corps et son âme à sauter dans la steppe qui fleurit au printemps et à entendre le sifflement de l'écureuil avant de mourir, mais il n'avait pas sauté tout seul.

Et ce parce qu'il avait rencontré Petrov, un homme sec et chauve, et que leurs yeux s'étaient confondus, un regard s'était soudé à l'autre, parce qu'un mouchard peut tout, sauf changer d'œil. L'œil du mouchard est gras et glissant, celui du droit commun vide et effrayant, celui du paysan rond et injecté d'horreur. Mais Petrov avait l'œil gai, parce qu'il n'avait peur de rien. Il pensait qu'il allait bientôt mourir. En vertu de l'article pour lequel il était emprisonné, il devait rester encore dix ans dans leur trou de charbon noir, dix ans auxquels il était certain de ne pas survivre. Le moustachu avait crevé, le chauve flambé dans la chaudière avec son pince-nez, le barbu et le binoclard des portraits qui ornaient les murs du local de détente du camp avaient disparus on ne sait où, Petrov, lui, avait eu trois rallonges et aucun membre du parti ne viendrait le voir, nul ne lui donnerait de veston ni de certificat de réhabilitation. Il avait en effet fait déjà deux tentatives d'évasion, et s'il était encore en vie, c'était par le plus grand des hasards : c'est par hasard que les prisonniers rebelles que les tanks du goulag n'avaient pas complètement écrasés, ne l'avaient pas donné. C'est pour cela que Petrov était gai et qu'une petite idée folle palpitait dans ses yeux, multipliée par les récits de son voisin de châlît du nom de Rabinovitch, éternel comme Ahasvérus.

Petrov avait immédiatement fait confiance à Rabinovitch et Vassiliev à Petrov. Tant qu'à mourir, autant mourir en musique, au centre du vent froid, là où chatoie en pleine steppe un feu infernal.

Vassiliev croit Petrov et réciproquement, religieusement, comme un homme russe peut croire un infidèle. Parce que Petrov est un soldat et un voleur et Vassiliev un étranger socialement dangereux qui ne sait pas un seul mot de français.

Et à présent, les voilà couchés, enlacés ; le camion les emporte sans que personne ne les voie, ni la sentinelle qui baye aux corneilles, ni l'œil espion de l'avion. Il n'y a plus d'avions qui survolent la steppe, et le dernier a fini de se consumer au printemps au-dessus de l'Oural.

Les yeux étrangers n'ont rien à faire ici. Ici, une énorme carotte pousse de la terre, son nez pointu émergeant du sol et ses fanes tournées vers le bas.

Ayant sauté du camion, ils rampaient depuis une éternité entière, mais alors que Vassiliev commençait déjà à s'endormir d'épuisement, ils étaient parvenus enfin à la première rangée de barbelés. Petrov qui allait en tête avait commencé à cisailer un trou dans la clôture à l'aide de pinces qu'ils avaient fabriquées eux-mêmes.

« Suis-moi, ne t'écarte pas, avait-il dit d'une voix rauque sans se retourner. Il y a sûrement des mines. »

Vassiliev n'avait pas répondu. Sa bouche était emplie de vent froid.

Ils avaient franchi cette rangée, puis plusieurs autres encore avant de déboucher sur un espace au milieu duquel béait une fosse géante. Le lieu semblait désert, et seul l'index d'un projecteur balayait la steppe. Quant au nombre de gens de service disséminés dans des coins secrets, seul le commandant en chef le connaissait.

Mais voici que, juste devant eux, avait surgi l'énorme bougie de la fusée.

Les deux fugitifs avaient pris un dernier instant de repos avant de faire le grand saut. Bien que badigeonnées en blanc à la peinture à l'huile, leurs vestes matelassées étaient trempées, mais ils n'en sentaient pas le poids.

« C'est elle, avait observé Vassiliev satisfait. Elle porte le numéro sept. C'est elle que Rabinovitch a conçue en 54. Au fait, le chiffre sept porte bonheur !

— Tu es sûr d'avoir bien réfléchi ? lui avait crié Petrov dans l'oreille.

— Maintenant que nous avons forcé les barbelés, nous n'avons plus le choix. De toute façon, l'homme n'a jamais le choix, tout est décidé au ciel. » Vassiliev avait remonté ses genoux vers sa poitrine pour laisser au vent glacé moins de prise sur son corps.

Leur choix était fait depuis longtemps. Ils l'avaient fait le jour où Rabinovitch leur avait imposé d'apprendre par cœur la carte de l'endroit et la structure de la fusée.

Les transgresseurs avaient franchi le double cordon de sécurité en rampant, puis commencé à escalader la pente de l'aire de décollage en direction de la fusée elle-même.

Juste devant eux se tenait une sentinelle, et Petrov avait sorti de sa chemise un poinçon de sa fabrication.

« Surtout, ne le tue pas, avait dit Vassiliev dans un souffle. Il ne faut pas, ça serait vraiment moche, non ?

— Ça sera comme ça tournera, avait répondu Petrov, sinistre. Il a sa tâche, nous la nôtre. Si j'étais resté planté comme ça quand je me trouvais aux avant-postes à Kursk, tu serais en train de crapahuter ici tout seul. Ou de voler dans un patelin une pomme de terre gelée à des paysans allemands. Voilà ce que j'ai à te dire. »

Mais, enjambant un câble, la sentinelle s'était éloignée de quelques pas, et de nouveau les deux ombres de Petrov et de Vassiliev s'étaient élancées vers l'escalier qui menait au ciel. À côté d'eux des jets de gaz inconnus s'échappaient de la fusée, il régnait une odeur de chimie et d'électricité.

Les armatures étaient glacées, elles sifflaient et gémissaient, et Petrov et Vassiliev peinaient à escalader l'escalier de fer. Enfin ils avaient atteint la plate-forme supérieure.

Petrov avait tâté le flanc immaculé de la fusée ainsi que la portière qui s'ouvrait dans cette surface lisse. Puis il avait pris son instrument, fourragé dans la serrure et ouvert le volet du hublot. À l'intérieur il y en avait un second, rond cette fois-ci.

Jetant un dernier regard aux lumières de la steppe, les deux hommes avaient refermé les hublots derrière eux. Il y avait eu un claquement suivi d'un bruit sourd, et un écrou avait tourné sans grincer, élevant une cloison entre eux, le sifflement et le vent. Se saisissant d'une pierre à briquet, Petrov avait mis le feu à un lambeau de journal apporté à cet effet.

« Il y a quelqu'un là ! Un homme qui dort !

Tenant sa pierre à briquet prête, il s'était approché du cosmonaute vêtu d'une combinaison rouge. Mais en travers de son visage, il avait découvert une inscription : « Mannequin ».

— Qu'est-ce que c'est ? avait dit Vassiliev, la bouche ouverte.

— N'aie pas peur, mon gars. C'est une poupée.

— Une poupée ? Et elle représente qui ? À quoi elle sert ? » Vassiliev considérait l'homme qui, à la place de la bouche et du nez, avait des lettres noires.

Ils regardaient tout autour d'eux, sentant leur tension retomber et le froid les envahir. Soudain, un bruit venant d'un autre monde leur était parvenu.

« Des chiens, il y a des chiens qui viennent sur nous, avait bredouillé Vassiliev.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Comment y aurait-il des chiens dans ce mirador ?

Mais éclairant l'obscurité avec son bout de journal, Petrov avait réellement découvert un chien. À l'intérieur d'une étrange cage hermétique c'était un œil de chien qui étincelait.

— Putain de ta mère ! Voilà qu'ici aussi on est sous escorte ! avait-il lancé en retrouvant toute sa gaieté. Et tu sais comment ces abrutis l'ont appelé, devine ! Abeille ! Et regarde, là, sur la cage du deuxième, je lis : Mouchette ! »

Ils s'étaient mis à rire aux éclats. Petrov d'un rire profond et rauque, Vassiliev d'un petit rire glapissant. C'était de l'hystérie. Ils se donnaient des coups dans les côtes, se cognaient la tête et le dos contre les murs. Les éclats de rire se succédaient, les chiens glapissaient de peur. Et voici qu'en agitant les bras Vassiliev avait fortuitement touché un levier.

Une lumière cadavérique avait inondé l'intérieur de la sphère.

« Hourra ! On va pouvoir s'installer ! Et Vassiliev avait entrepris d'éviscérer le mannequin qui s'était révélé rempli d'une espèce de bourre, de papier et de petites rondelles argentées reliées à des fils. Au bout d'un moment il s'était calmé et avait revêtu la combinaison qu'il avait ainsi récupérée. Petrov lui avait jeté un regard désapprouvateur, mais n'avait dit mot. Il s'était assis dans le fauteuil et avait essayé de tirer sur la manette de commande.

— Ne t'inquiète pas, j'ai conduit une automitrailleuse, j'arriverai bien à me débrouiller. Une automitrailleuse, tu entends ? Ce sont des tonnes de blindage qui m'obéissaient, et là, il n'y a qu'un petit métal de rien du tout genre aluminium et quelques alliages rigolos. J'ai essuyé les obus allemands, alors, tes météorites, pour moi, c'est des petits pois. Seulement, j'aime pas quand les hublots sont fermés hermétiquement. Dans ce cas-là, t'es sûr d'y rester. Un jour, près de Breslau, une mine antichar est tombée sur le véhicule d'à côté. De dehors, ça faisait un tout petit trou dans lequel on n'aurait même pas passé un doigt, mais dedans, c'était le silence. Il n'y avait plus que l'émetteur radio qui bourdonnait. Depuis, je n'ai jamais fermé mes hublots hermétiquement. Et ça, qu'est-ce que c'est ? Ils ont marqué sur le tableau : "Tangage". Là, c'est "Inclinaison", je comprends. "Course", je comprends aussi. Mais "Tangage" ?

— "Tangage" c'est ça », et Vassiliev avait esquissé un geste imprécis de la main.

Soudain, les lampes du tableau de bord avaient clignoté. Le haut-parleur du plafond



avait exhalé un râle. En bas, sous eux, quelque chose s'était mis à cogner. Un fin sifflement qui s'était rapidement transformé en hurlement leur avait emplis les oreilles.

L'intérieur du navire avait vibré, les chiens avaient hurlé et Vassiliev était tombé à la renverse derrière les cages. Le haut-parleur avait grondé de nouveau, une voix humaine avait retenti, un bouillonnement de mots incompréhensibles.

« Télémétrie, avait fait une voix rauque. Qu'est-ce qui se passe ? Qu'y a-t-il dans notre champ de vision ?

— De quoi parlez-vous ?

— Pourquoi avez-vous mis des chiffons devant l'objectif ? »

Petrov et Vassiliev écoutaient les voix qui venaient du plafond.

« Regarde, vieux frère, avait dit Petrov, c'est toi qui leur as bouché la caméra avec ta veste. C'est pour ça qu'ils se querellent. »

Cependant le bruit augmentait, et soudain un terrible poids les avait écrasés.

C'est Vassiliev qui avait été le plus malmené. Confortablement installé dans son fauteuil, Petrov, lui, était allongé. Les chiens geignaient dans leurs niches d'aluminium. Seul, Vassiliev hurlait, coincé dans une pose inconfortable près du hublot.

Brusquement il s'était tu, immobile, retenant son souffle. Quelque chose venait de se détacher de leur vaisseau et de filer vers le bas, mais il s'était soudain souvenu que Rabinovitch les avait prévenus de cela comme de beaucoup d'autres choses.

La sensation de pesanteur s'était peu à peu dissipée. Vassiliev s'était senti emporté, mais avait été retenu par sa veste qui était restée accrochée à quelque chose. Petrov avait tourné vers lui un visage inondé de sang. Des petites boules rouges et dures sortaient de son nez et restaient figées dans l'air.

« Rabinovitch nous l'avait bien raconté, mais je n'imaginai pas que c'était aussi étrange. Attaché par sa ceinture, Vassiliev était suspendu au-dessus de Petrov. Rabinovitch savait tout... Dommage que nous ne l'ayons pas emmené.

— Rabinovitch est père de famille, d'ailleurs il n'y a pas assez de place ici pour lui. Il n'aurait même pas pu passer par les hublots. Mais, surtout, il détient quelque chose de plus important : maintenant, à part lui, personne ne pourra raconter notre histoire. Il n'y a que Rabinovitch qui saura la rapporter aux hommes, voilà le hic ! Dire que les premiers, c'étaient nous et pas ces types à épauettes ! C'est notre monde à nous. Nous l'avons construit. Défendu contre le fascisme allemand, puis reconstruit. C'est à nous de voler et pas à eux. Eux, ce sera pour après, nous, on ne peut pas attendre. Nous, on n'a pas de temps, on n'a que des durées de peine ! Et c'est bien ça le hic, frère Vassiliev.

Dans le hublot, la Terre s'était recourbée comme une écuelle, et les deux hommes avaient pu examiner les continents. Vassiliev avait fait sortir Abeille de sa cage et l'avait grattée derrière l'oreille.

— Ça y est. On a fait le tour de la Terre, avait constaté Vassiliev. Où est-ce qu'on va se poser ? Il va sans dire qu'on ne peut pas retourner chez nous. Où pourrait-on bien aller ?

Les anciens hôtes du goulag – car c'étaient déjà des anciens – s'étaient mis à réfléchir.

— Non, je ne me poserai pas vivant chez les Allemands. Ni chez les Anglais. Ce serait trahir la Patrie. Ça voudrait dire qu'ils auraient bien fait de nous envoyer dans les camps, et alors on aurait réalisé tout ça pour rien. Ils auraient eu raison en tout, et nous, on serait de la poussière de camp, des demi-portions de poux. On ne se posera pas non plus en Amérique. Ils iraient démonter notre appareil à leur profit, et nous, pressés comme des citrons, on n'aurait plus qu'à aller se produire dans un cirque avec ces chiens ! »

Vassiliev s'était souvenu de l'enfer lunaire, des arbres de la connaissance et d'autres détails de ses livres d'enfant. Là-bas, sur la Lune, erraient les premiers hommes qui s'y étaient posés, et ils devaient franchir un pont au-dessus d'un abîme géant. Il s'était souvenu encore que ces premiers hommes étaient sous bonne escorte et que les habitants de la Lune les poussaient en direction de ce pont pas plus large qu'une main. Mais quand le garde-chiourme avait commencé à battre les hôtes venus de la Terre, une rixe avait éclaté. Et avec leurs pinces ceux-ci avaient haché menu les gardes lunaires comme s'il s'était agi de choux.

Non, la Lune ne convenait décidément pas. Tout y était semblable à ce qu'il avait vu toute sa vie. De plus Vassiliev avait désappris à ajouter foi aux livres d'enfant. Qui sait ? Peut-être, en réalité, n'y avait-il là-bas ni air ni vie.

« Alors, Normandie-Niémen, on vole ou quoi ? lui avait demandé Petrov, las d'attendre.

Vassiliev avait lâché le chien qui s'était mis à évoluer en l'air, agitant drôlement les pattes.

— Il y a beaucoup de planètes. Sept, si c'est pas neuf... Et si on allait sur Mars ? Petrov avait réfléchi.

— Non, pas sur Mars. J'ai entendu dire que là-bas, il y avait beaucoup de canaux.

— Et alors ? Qu'est ce que ça peut faire ? avait fait Vassiliev, étonné.

— Des canaux, j'en ai construit toute ma vie dans les camps ! Il y a eu celui auquel on a donné le nom de Moscou, le Turkmène numéro un. Question canaux, j'ai à présent l'âme indifférente et le cœur froid. C'est pourquoi je n'ai guère confiance en Mars. Nous irons sur Vénus – et Petrov avait cligné de l'œil. Mais accroche-toi bien. »

Et, attachant sa ceinture, il avait appuyé sur la roue du gouvernail.

Le vaisseau avait pris très légèrement à droite et s'était incliné.

Vassiliev avait collé sa joue au hublot, montrant du doigt les libres étoiles inhabitées qui filaient à toute allure le long de leur vaisseau.

*Traduit du russe par Marianne Gourg-Antuszewicz*



---

**Vladimir Berezine**, prosateur, est né à Moscou en 1966. Diplômé de physique de l'université de Moscou, il a terminé ses études à l'institut littéraire Maxime Gorki. Il est lauréat de nombreux prix littéraires dont ceux des revues *Novy Mir* et *Znamia* et celui des écrivains fantastiques « Caducée d'or ». Vladimir Berezine est également critique littéraire et lecteur de plusieurs maisons d'édition. Auteur notamment des livres *Poliakov* (2007), *Dialogues* (2008), *Des signes sur la route* (2009) et *Routes et marches* (2010), il a également participé à plusieurs dizaines de recueils. Ses écrits sont d'un genre très particulier, qui associe les sujets et les procédés de la littérature russe classique et une composante mystique. La prose de Vladimir Berezine est également tournée vers les expériences littéraires du début du XX<sup>e</sup> siècle avec l'attention qu'elles portaient aux détails et aux métaphores insolites. Il a été traduit en anglais, en allemand, en serbe, en polonais et en chinois.